



VENTE  
34, Rue Tupin  
LYON

# L'Avant-Garde

BOITE  
92, Rue Mercière  
LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

COMITÉ DE RÉDACTION : GUILLOT, E. MOREAU DE BEAUVIÈRE, JULES PELPEL, ÉMILE LAMBRY, JULES FRANTZ. — UN AN, 10 FR., TROIS MOIS, 2 FR. 50, AU BUREAU : RUE TUPIN, 34, LYON

Aujourd'hui à la quatrième page

## JUIN-REVUE

Par Louis DEBELFORT

A la requête de M. le Procureur général, notre imprimeur vient de recevoir une citation pour comparaître devant la Cour des appels correctionnels de Lyon. Il s'agit de notre dernière condamnation. M. le Procureur général n'a probablement pas trouvé à l'événement l'amende de 100 francs infligée à l'imprimeur. Le Directeur de l'Avant-Garde ayant fait appel de son côté, les deux affaires viennent lundi, à la quatrième Chambre.

Nous attendons, toujours très-respectueusement, qu'il plaise à M. le Président du Tribunal correctionnel de Lyon de vouloir bien fixer une audience relativement à la poursuite que nous intentons contre M. Aimé Vingtrinier. Ce Monsieur continue — bravement — chaque semaine son petit commerce d'injures, de diffamations et de calomnie contre notre personne.

Et cependant notre poursuite a été notifiée au greffe correctionnel dans la seconde quinzaine du mois de mai.

## MENUS PROPOS

D'UN FRANC-TIREUR

### Les grèves comiques.

La loi défend à l'Avant-Garde la discussion de certaines matières, trop maigres, dit-elle, pour son frère tempérément; mais il en est d'autres, beaucoup plus grasses, et qui, par leur nature même, abandonnent le domaine des choses prohibées pour entrer dans celui de la bouffonnerie.

Encouragés par de nobles exemples, mus par des aspirations secrètes, les Artistes de Venissieux, ne voulant point donner aux Lyonnais le spectacle d'un

cas particulier, ont fait cause commune et, sans plus de façon, viennent de se déclarer en grève.

Grave!

Heureusement nous avons, en perspective, un adoucissement à nos peines. A l'horizon se dessine déjà la grève des boulangers qui aura pour conséquence, sinon de paralyser, du moins d'atténuer considérablement les embarras résultant de l'état de siège dans lequel les nôtres vont être incessamment mis...

Comme il y a là matière... à contentement, nous laisserons de côté toute autre sorte de grève, pour ne nous occuper que de celle de ces messieurs et nous n'envisagerons la chose qu'au point de vue purement ÉCONOMIQUE.

Parmi les mille et un moyens, auxquels on a songé pour faire face à une pareille abondance de matières, il a été question d'abord de rendre chacun responsable de ses actes. C'est été logique jusqu'à un certain point, et Cantagrel, se réjouissait déjà de voir sa théorie du socialisme appliquée en ce cas. Mais, toute réflexion faite, on a jugé prudent de renoncer à cela, en pensant qu'il serait malséant d'amener des démentis sur ces matières, et en pensant aussi à la fraude qui pouvait en résulter, personne ne devant être là de bonne foi. C'était une situation fâcheuse et qui ne pouvait durer. Et comme ce sont là des affaires où malheureusement la volonté de l'homme n'a rien à voir, et où le libre arbitre est certes discutable, on a cherché immédiatement à remédier, par des moyens sûrs et prompts, à cet inconvénient, dans la crainte d'un envahissement prochain et sans que la dignité ou autre chose de l'homme ait à souffrir.

Donc, après des tâtonnements et des hésitations de toutes sortes, vu l'urgence et dans l'intérêt public, il a été décidé ceci :

ARTICLE I. — Tous les mâles, les femelles et même les auvergnats, sont égaux devant certains besoins.

ART. II. — Tous les citoyens de 20 à 40 ans, sans exception, y compris les

hommes mariés, les cocus et ceux qui ne le sont pas, seront tenus, pendant une nuit au moins, chacun à leur tour, de mettre la main... à la pâte.

ART. III. — Les instruments et autres objets nécessaires à cette circonstance, en dépôt à Venissieux, seront mis à leur disposition gratuitement.

ART. IV. — Puonez sera chargé de diriger cette expédition.

ART. V. — Le corps des pompiers sera requis, s'il y a lieu, pour faire exécuter la présente ordonnance.

Certes, voilà une sage mesure et qu'on ne peut qu'approuver par le temps qui court. Elle est parfaite en tous points. Elle tend à égaliser le niveau... de la société... Tous les hommes ne sont-ils pas en effet égaux... devant la nature, et est-il besoin de discuter longtemps pour admettre que chacun sera là bien à sa place et dans l'exercice de ses fonctions?...

Et le choix de l'homme, chargé du commandement, n'est-il pas parfait? J'avoue qu'on a dû longtemps le chercher; mais on a trouvé, et personne mieux que le citoyen Puonez ne pouvait convenir pour ce poste... d'honneur.

Parbleu, il n'y avait pas à hésiter, et j'espère que dorénavant ce publiciste émérite, ce calviniste bien connu par ses opinions catholiques, ce protestant qui ne proteste pas, n'accusera plus le ciel d'injustice en songeant à ce qui vient de lui tomber dessus.

Les journalistes sont à l'abri de la grève; à l'instant j'avais songé à suivre l'exemple de la moulinière et à m'abstenir, pour cette semaine, mais j'ai réfléchi que cela ne m'était pas permis, à moi GUILLOT, qui ne doit pas faire grève comme beaucoup de mes confrères qui font grève toute l'année, grève d'esprit bien entendu.

J'aurais un mot de la fin tout trouvé si je ne craignais pas d'effaroucher quelques-unes de mes lectrices, mais ce mot, vous le devinez, Cambronne l'a dit le premier, Hugo l'a répété, mais depuis que j'ai appris que la veuve de Rossini le prononçait d'habitude, ce mot... de la fin ou plutôt cette consé-

quence de la *faim* me déplaît, je n'oserais même plus le jeter à la face des *artilleurs de Venissieux*; aussi bien je préfère, sur ce point, faire grève.

GUILLOT.

## PHYSIOLOGIES MUSICALES

XVI

### L'HARMONIE LYONNAISE

(Société d'amateurs.)

Directeur : LAUSSEL.

### Historique.

On la voit prendre part à différentes fêtes, Festivals chaque été, concerts tous les hivers. Entre cent et zéro triomphes et défaites; Ses succès sont, hélas! variés et divers.

L'Harmonie lyonnaise existe depuis une huitaine d'années déjà, sans avoir beaucoup fait parler d'elle; elle a grandi petit à petit à l'ombre de sa bannière et sous l'égide du grand et généreux Laussel, son chef, son sous-chef, son directeur, son économiste, etc... Laussel faisait un cours de chant dans les Écoles mutuelles; un beau jour, jaloux des vestes remportées par ses confrères, il se dit : « Si nous fondions une société. » Cette idée mûrit dans son esprit d'artiste, et bientôt il ajouta : « Que l'Harmonie lyonnaise soit, » et l'Harmonie lyonnaise fut. Et voilà comment cette société fut fondée, avec les élèves de Laussel et les débris de certain orphéon dont il serait superflu de parler ici. Pendant cinq ou six ans l'Harmonie lyonnaise ne fit pas plus de bruit que si elle n'existait pas, tout le monde ignorait le coup d'état de Laussel, lorsqu'un concours de St-Etienne, où elle remporta un 2<sup>e</sup> prix en 3<sup>e</sup> division, chacun se demanda d'où diable elle sortait. Ce fut son premier début dans la carrière musicale. S'il ne fut pas brillant, il encouragea chacun, et au concours de Grenoble de l'année suivante, elle affirmait son existence, et cette fois par un coup d'éclat. *Vive Laussel! Vive l'Harmonie lyonnaise!* Tels étaient les cris de joie de tous. Mais ces succès ne devaient pas durer. Elle était arrivée à l'apogée de sa gloire, et aujourd'hui, presque en totale décadence, elle redescend le versant de la montagne, comme des Scythes furieux que poursuivent les Perses. Un pleur, deux pleurs, trois pleurs, sur ce malheureux orphéon, à qui il sera pardonné beaucoup, parce qu'il a peu chanté.

### Renseignements.

Dans l'Harmonie lyonnaise tout se tient, tout s'enchaîne; la plus parfaite harmonie règne parmi ses membres. Quand on ne brille pas par le talent, il faut bien briller par quelque chose. On les appelle les *modestes*. L'Harmonie est en effet un des orphéons lyonnais où chaque membre, même son chef, ait un peu de modestie. Cela ne veut pas dire que Laussel soit sans mérite, oh! non, l'Harmonie lyonnaise se fait entendre quelquefois dans les concerts huppés, sans se croire, pour cela, le premier orphéon de Lyon, et elle a

bien raison. Cette société est assez recommandable. — Mais quoi! les paroles joyeuses meurent sur mes lèvres; je voudrais leur prêter un brillant avenir, et les mots se glacent dans mon gosier! Oh! la flamme de la Pythie échauffe le sang de mes veines. Par Bacchus, je vais parler. ah! oh! ah! oh! Pauvre société, tu espères des lauriers et des fleurs, un crêpe s'étend sur toi. Malheur! tu n'auras que de la déveine et du guignon, tu auras beau faire des efforts, ils seront vains. Mais je ne veux plus parler, j'aurais des choses trop affreuses à dire. Oh! prends garde à toi. Prends garde surtout à l'Union lyonnaise. Triste! triste! Et tu pleureras, et tu grincer des dents, il sera trop tard, vous vous devoterez mutuellement, hélas! trois fois hélas! Triste! triste! triste!..... triste!

ALPHA-OMÉGA.

## LETTRES ANGLAISES

N° 8.

Londres, 26 juin 1869.

Mon cher Frantz,

Je reçois mon *Avant-Garde* qui m'apprend votre nouvelle condamnation, sur laquelle je voudrais bien que vous me donnassiez quelques détails.

Vous avez attaqué une religion reconnue par l'Etat, et vous avez été condamné à trois mois de prison, comme si vous aviez fait le mouchoir — et à 500 fr. d'amende, comme si vous aviez... le piédestal immaculé d'une gloire coulée en bronze. Voilà des assimilations malheureuses, car vous n'avez jamais dérobé le moindre Cholet, et que vous avez, je le sais, le respect natif du monument public.

Comment avez-vous pu attaquer une religion reconnue par l'Etat? Est-ce que vous avez suscité la révolte, ou bien avez-vous donné des coups de cassetête pour la réprimer? Avez-vous diffamé le Dieu officiel ou calomnié les saints en place? Enfin, dites-moi de quels moyens vous vous êtes servi, afin que je m'en garde, moi qui marche volontiers sur ce terrain, et qui y marcherai toute ma vie.

Attaquer une religion reconnue par l'Etat, c'est ce qu'ont fait le Christ, Luther, Pascal, Voltaire et beaucoup d'autres gens, d'un mérite admiré, honoré ou adoré. La faute est grave, mais les antécédents pourraient vous tenter.

Vous êtes jeune, mon cher ami, et vous n'avez pas réfléchi. Apprenez donc et retenez qu'attaquer une religion n'est rien, mais qu'il faut profiter du moment

Feuilleton de l'Avant-Garde.

## MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit (1)

### LA MÈRE GUY

VII.

#### La Sorcière noire.

(Suite.)

Lilia ne trouvait plus une parole pour remercier le généreux enfant qui venait se dévouer ainsi et sauver son époux.

— Mais, qui es-tu donc, enfant, qui t'intéresse au sort d'un inconnu?

— Le général Mouton-Duvernet n'est pas un inconnu pour moi, il est mon parrain.

(1) Lire le commencement de ce feuilleton dans le numéro 19 de l'Avant-Garde (14 mars) et dans les numéros suivants.

— Ton parrain!  
— Oui madame.  
— Mais comment sais-tu que je pouvais me trouver dans cette auberge?

— Par mon père, qui est menuisier, là-bas au bout de la rue, et qui est l'ami du père Jacques, son compatriote.

— D'où tiens-tu tous ces détails de ces attentats projetés contre mon mari?

— Oh! je les sais très-bien, et même je sais encore qu'il y a quelqu'un au monde qui en veut beaucoup au général et qui a formé le projet de le suivre partout où il ira, afin de le tuer ou de l'assassiner.

— Mais quel est cet homme?

— Je n'en sais rien, mais vous pouvez vous fier à moi.

— Merci, mon enfant, mais va, j'ai besoin d'être seule, tu reviendras demain, un autre jour, quand le général sera de retour.

— Il ne faut pas qu'il vienne ici, ne l'oubliez pas.

— Oui, c'est vrai, il ne faut pas qu'il vienne, tu as raison, je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais; les misérables!...

L'enfant parti, Lilia appela Louise, dont la chambre était contiguë à la sienne.

— Louise, mon enfant, viens vite. Oh! je suis épouvantée par ce que je viens d'apprendre.

— Qu'est-ce qu'il y a, dit Louise?

— Il y a que l'on veut assassiner mon mari, comprends-tu, ces lâches, il ne leur manquait plus que d'être assassins après avoir été bourreaux.

— Que dites-vous? Le général...?

— Oui, on veut le tuer, un enfant vient de me l'apprendre. Oh! ils ne me le tueront pas, je leur en donne ma parole.

— Que faire?

— Je ne sais, j'ai la tête troublée; aller rejoindre mon mari, mais où, et puis, d'ailleurs, qu'a-t-il à craindre, il ne viendra pas seul; c'est une vengeance personnelle qu'on veut satisfaire sur sa personne, on ne saurait donc l'attaquer quand il arrivera au milieu des troupes, non, non, je suis folle, sans doute, je m'abuse. Conscieille-moi, Louise.

— Mais, madame.

Lilia tremblait de tout son corps. Elle ne savait

que devenir, et cependant il fallait sortir de là à tout prix.

Louise, de son côté, suivait tous les mouvements de Lilia sans ouvrir la bouche et sans trouver un mot auquel elle pût s'arrêter.

Depuis le départ du général elle était devenue la compagne, bien mieux l'amie de Lilia, qui se l'était attachée par sa douceur naturelle, et qui ne voyait qu'une âme pure dans un corps souillé.

— Il y a du Corneau sous jeu, soyez-en sûre, madame, dit Louise.

— Mais que nous veut cet homme, nous ne lui avons rien fait pourtant.

— Vous croyez?

— Est-ce que tu sais quelque chose, parle alors.

— Je ne sais que peu de choses, madame, mais apprenez qu'en poursuivant le général, Corneau n'en veut pas seulement à l'homme politique, mais à l'officier supérieur qui autrefois l'a fait chasser de son corps pour inconduite, pis même, pour lâcheté.

— Que dis-tu là?

— Oui, madame, ce que je vous dis est la vérité; je sais tout de Corneau lui-même, il m'a

conté comment votre mari l'avait humilié aux yeux de tous, si toutefois on l'humilie une âme tombée aussi bas que la sienne, et il en veut au général pour cela, il me l'a dit, et il a profité du double rôle que joue en ce moment votre époux pour l'espionner et après assouvir sa vengeance.

— C'est donc cela, dit Lilia en tombant affaissée sur un siège; mais depuis quinze jours on n'a plus entendu parler de lui.

— Méfiez-vous, il guette.

— Black lui-même qui le cherche partout n'a pu le rencontrer.

— Vous venez de voir où d'apprendre que Corneau poursuit sa vengeance?

— As-tu vu Black aujourd'hui?

— Non, il n'est pas rentré de la journée.

— Que signifie cette longue absence; qui sait si lui aussi n'est pas en but aux cruautés de ce misérable espion.

— Oh! ne vous inquiétez pas, madame, Black est plus rusé que Corneau, et il saura déjouer en tous cas les pièges qu'il lui aura tendu.

Lilia ne répondit pas.

Elle prêtait l'oreille.

— Qu'avez-vous, madame, dit Louise?

où elle n'est pas reconnue par l'Etat. Ainsi vous pouvez venir attaquer à loisir le catholicisme en Angleterre, attendu que la vérité religieuse change à chaque frontière, attendu encore que Dieu est plus tolérant à Londres qu'à Lyon; attendu enfin que Jésus, de qui on a invoqué le nom contre vous, a sans doute dit, dans quelques mémoires secrets que ni vous ni moi n'avons lus: « Moi, juif, qui déclare n'être pas venu pour changer la loi de mes Pères, je délègue néanmoins à l'Etat qui voudra s'en charger, le droit de condamner à l'amende et à la prison tout journaliste qui attaquera la religion catholique, à la condition que cet Etat reconnaitra cette religion. »

Voilà ce que je puis vous apprendre. A votre tour, instruisez-moi, je vous prie, vous à qui l'on vient de donner tout récemment des raisons qui vous ont inévitablement convaincu.

Je ne vais pas à la messe, ce qui est déclarer, par ma conduite, que je considère la messe comme une comédie. Attaqué-je la religion?

Je ne fais pas baptiser mes enfants, ce qui signifie tacitement que je trouve absurde une divinité qui punirait des innocents pour une faute qu'ils n'auraient pas commise. Attaqué-je la religion?

Je n'observe pas le maigre du vendredi, ce qui veut dire que je fais une immense différence entre mon âme et mon ventre. Attaqué-je la religion?

Je ne reconnais pas l'Immaculée-Conception, parce que les lois de mon pays enseigneront à ma fille, si j'en ai une, que toute femme est adultère qui a un enfant dont son mari ne sera pas le père. Attaqué-je la religion?

Enfin, dites-moi, je vous prie, jusqu'à quel point l'homme a droit d'user de son bon sens, de sa raison et de sa dignité sans attaquer la religion reconnue par l'Etat?

Vous ou l'imprimeur allez peut-être me dire que ma lettre est dangereuse? Voyons, moi ami, voyons, monsieur l'imprimeur; ou je suis un âne bête, ou le code Napoléon est aussi obscure que l'évangile. Notez que je ne parle ni de politique, ni d'économie; que je n'attaque rien ni personne; que le sergent de ville m'est sacré; que l'autre jour encore j'ai défendu l'Empire, votre Empire, mon Empire, notre Empire à tous, contre trois insulaires de l'Archipel indien qui prétendaient qu'après Solferino nous aurions dû manger les prisonniers. Remarquez que, de bonne foi, innocemment, sans malice et sans fiel, je vous adresse des questions, et que l'ignorance n'est pas un crime, puisque le catholicisme la prescrit. Considérez surtout que le jugement prononcé n'est aucunement blâmé par moi, et, qu'au contraire, je cite, parmi les cas analogues au vôtre, mon cher Frantz, celui d'un homme, d'un sage, puni bien plus sévèrement que vous, puisqu'il a subi la mort par le supplice de la croix. Enfin, pour vous rassurer complète-

ment sur votre demande, je vous enverrai un billet de confession que je sais où me procurer, dans les prix doux, comme...

Diab! Est-ce que je n'attaque pas la religion?

Bon! j'ai dit: « Diab! » Est-ce que je n'attaque pas la religion?

Et ce mot: « Bon! » comme ça, avec un point d'exclamation, ne vous semble-t-il pas qu'il a l'air d'attaquer?

Je cours le demander à mon curé. Tout à vous,

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

OPÉRATION CÉSARIENNE

SATIRE LYONNAISE

Les poings crispés, le front pâle, l'œil irrité, La lèvre frémissante et le cœur agité, [Ires, Des hommes sont venus. Quels sont-ils?... Des Apôtres Martyrs de l'Idée. Ils m'ont dit: « Sois des « Ciseaux enroulés de ce bain d'acier [notres] « Que le greffe n'a pu saisir à l'ouvrier.

« Écrivain et poète, au fort de la bataille, « D'un loyal ennemi vois se dresser la taille, « Combats-le de pied ferme et le front découvert, « Mais s'il cherche un ravin pour s'y mettre à couvert, « Honore ce bandit d'un simple coup de crosse: « Mets un mors au coursier, et laisse en paix la rosse! « Comme homme, prends en main la défense des meurs « A ceci dis: Renais! Commande à cela: Meurs!

« Bonne le premier rang à l'Honneur, et bâtonne « Mons'Argent qui, la main sur le gousset chantonne. « Satyre ou bien Siène, ou tout fiel ou tout miel, « Qui de son terre-à-terre ose prétendre au ciel, « Au ciel par le denier de Saint-Pierre et la dime, « Comme au bien des Français par le double décime... « La Loi veut te berner? Sur son mur mitoyen « Incruste en lettres d'or ton nom de citoyen,

« Et sous ses vifs rayons ton œil de patriote « Découvrira tes droits qu'on jeta dans la hotte. « Ne sois pas le Messie, auquel la charité « Inspire le pardon. Sois le Christ irrité « Expulsant les vendeurs du temple. Sois sur terre « Le Vengeur indompté que ne feront point taire « Et le canon légal, et les chants enervés « D'hommes noirs, et les cris rauques de nos crévés. « Sois Boileau, Juvénal, soit l'ardente Satire! »

Je le interrompis par un éclat de rire. En ce siècle pétri de laides et de laids, Il est si bon de rire! Et maître Rabelais, Qui seul eut plus d'esprit qu'un peuple n'en consume L'adit: « Pour ce, que rire est le propre de l'homme. » — Et vous, mes bons amis, vous voulez que mon cœur

Deborde d'amertume; et que d'un bras vainqueur Comme un ignorantin je flagelle et je pendre; Que sur les gens tarés ma bile se répande; Que, changeant l'épithète en un coup de tampon, J'appelle un chat « un traître » et Rollet un fripon! » Mais...

... Monsieur le curé, dont l'humeur est badine, Me convie à sa table, — et si bien l'on-y dine! — Lorsque le vin est frais et le rôt cuit à point, Tant beaux soient vos discours, je ne les goûte point. D'ailleurs chez vous l'idée est de teinte morose. Et mon curé me plaît, sa parole est tout rose, De quels joyeux propos il assaisonnait Les mets fins et nombreux que Jeanne servira! Il est vrai qu'au dessert, entre poire et fromage, Il saura m'entamer la légende du Mage Apportant à Jésus l'encens, la myrthe et l'or,

L'or surtout. (Mon curé souligne le trésor, Et prétend que le reste est résine et fumée.) Où veut-il en venir?... Sa voix s'est animée, Et sa péroraison prouve par A plus B Que je dois mon offrande au Pape. — Cher abbé, J'ai scrupule à donner un or vil au Saint-Père: Du Dieu, qui pour dormir n'avait pas une pierre, Rappelez-vous la crèche, et le jeûne au désert, Le fiel du Golgotha... — Mais lui, riant, disait: « Goûtez donc ce tafia béni. Quel pur arôme! » ... Et je paierai cent francs cette goutte de Rome.

Leur main pressa ma main. L'œil brillant de gaieté, La lèvre souriante et le cœur dilaté, Mes amis sont partis. Quels sont-ils?... Des Apôtres, Des Martyrs de l'Idée. Ils m'ont dit: Sois des autres! »

LOUIS DEBELFORT.

AU HASARD DE LA PLUME

Hurrah pour Sipièrè! Sipièrè for ever! L'admirable conduite de ce Père des sergents de ville a porté ses fruits. Le grand exemple de générosité qu'il a donné aux masses a trouvé des imitateurs.

On lisait ces jours derniers dans le Journal officiel:

- « Le préfet de police a reçu les sommes ci-après désignées, destinées à être distribuées aux agents de la police municipale qui ont concouru au rétablissement de l'ordre dans les journées des 7, 8, 9, 10, 11 et 12 juin, à savoir: « 1° De M. Bouez, rue Duplessis, 43, à Versailles. 3,000 fr. « 2° De M. Saucède, associé d'agent de change. 100 « 3° D'un anonyme. 100 « 4° De MM. Agnollet, négociants, rue Richelieu, 73, Paris. 200 »

Merci, mon Dieu! Il est encore chez nous de nobles sentiments.

Ce qui m'étonne, ce n'est pas qu'il se soit trouvé des âmes désintéressées, des cœurs tendres et généreux pour marcher sur les traces de M. Sipièrè, le père des sergents de ville; ce n'est pas non plus que la vertueuse et héroïque cohorte de la police ait accepté le pourboire qui lui était offert; non, ce qui m'étonne, c'est que certains pufistes parisiens n'aient pas songé à saisir aux cheveux cette superbe occasion de se faire, à peu de frais, une réclame aussi considérable qu'avantageuse.

En effet, le Journal officiel reproduisant gracieusement les noms des donateurs, rien n'était plus facile que d'exploiter ce riche filon et d'envoyer une offrande enveloppée dans une notice ainsi conçue:

« A Monsieur le préfet de police, « Ci-joint 100 francs, offerts spontanément aux sergents de ville par CHAMPAVERT, inventeur, fabricant et seul dépositaire du fameux Chocolat purgatif Champavert, souverain contre le mal de tête, les étourdissements, la constipation, la bile et les glaires. — 1 fr. 50 la boîte. — Rue Lamartine, 937. »

L'aimable M. Wittersheim se serait

certainement empressé d'insérer, dans son grand et dans son petit Officiel, cette notice que tous les journaux eussent reproduite avec bonheur et unanimement.

Et l'industriel, né malin, se fut ainsi fait, pour cent francs, une réclame tirée à l'œil merveilleusement placée et tirée à je ne sais combien de milliers d'exemplaires, par je ne sais combien de journaux.

Et cela n'est pas tout. Comme, en matière de publicité, tout ce qui est véritablement original est une garantie de succès; comme donner un pourboire aux sergents de ville, en récompense de leur aménité, peut passer pour le dernier mot de l'excentricité; l'habile négociant eut pu vivement appeler l'attention de la foule sur ses produits, en inondant Paris de prospectus ainsi rédigés:

CHAMPAVERT, L'AMI DE L'ORDRE

Le même qui a généreusement récompensé la police municipale.

« Offre à sa nombreuse clientèle, au prix modique de 1 fr. 50 la boîte, le délicieux Chocolat purgatif Champavert, dit LE SERGENT DE VILLE DES PURGATIFS et L'AGENT PROVOCATEUR DES FLATUOSITÉS, pour la rapidité avec laquelle il débarrasse le corps humain des émanations de la bile et des barricades des glaires, rue Lamartine, 937. »

« Ne pas confondre avec le chocolatier d'en face qui n'a rien donné aux sergents de ville. »

Puis, pour ne pas laisser refroidir l'enthousiasme des gens en quête, l'adroit purgateur eût adressé la lettre suivante à M. Piétri:

« Monsieur le préfet de police, « Partisan de l'ordre et admirateur passionné des sergents de ville que j'ai déjà gratifiés, selon mes faibles moyens, je viens vous prier, Monsieur le préfet, de vouloir bien m'accorder la faveur de faire peindre sur mon enseigne ces mots qui feraient mon bonheur et ma fortune:

CHAMPAVERT,

Fournisseur des agents de police.

« Agréé, etc. »

Le moyen, en effet, quand on veut être bien vu dans son quartier, d'aller chercher un purgatif ailleurs que chez un homme aussi bien noté.

Ah! Puffistes, mes agueaux, je vous le dis en vérité, vous avez manqué là une bien belle occasion de lancer dans le monde de la publicité, une réclame neuve, habile, retentissante, magnifique et pas cher!

JULES PELPEL.

A TRAVERS L'EXPOSITION

LA SCULPTURE

Mlle. Cain. — Perraud. — Franceschi. — Lancelot. — Cambos.

M. CAIN.

M. Cain, plusieurs fois médaillé, a exposé un Tigre terrassant un crocodile, dont l'effet est très-saisissant. Le tigre est bien pris et suffisamment allongé. Il a renversé le crocodile sur le

dos et appuie l'une de ses pattes puissantes sur la gorge du monstre. Le batracien ouvre la gueule, il étouffe, mais par un dernier effort il enfonce ses griffes dangereuses dans le ventre du tigre. Celui-ci hurle de douleur et sa victoire lui coûte cher.

Ce plâtre est l'un des bons de l'exposition, les deux animaux sont parfaitement rendus. Il semble que l'on entend les hurlements de l'un et le râle suprême de l'autre.

M. Cain aurait pu intituler son œuvre: La guerre, car l'allégorie est frappante. Voilà deux animaux d'habitudes et de mœurs bien différentes. Ils n'ont de commun ni les goûts, ni les appétits et ils se battent. Quel intérêt ont-ils? Aucun. Le vainqueur ne pourra même profiter du cadavre de sa victime. Ils se battent par instinct, par méchanceté, pour se détruire. La force brute pourra inscrire une victoire de plus sur ses tablettes, et après?

M. PERRAUD.

Désespoir! Un chef-d'œuvre, tout simplement. C'est un jeune homme assis tristement, le haut du corps un peu penché, l'une de ses jambes repliée, les bras étendus. Sur sa physionomie fort expressive, en lit l'abattement le plus complet. Il est atterré, anéanti, insensible à ce qui se passe autour de lui, en un mot: fini.

Est-ce un poète dont on vient de refuser la comédie à l'Odéon, — non. Est-ce un spéculateur dont toute la fortune vient d'être engloutie dans une faillite quelconque, — non.

Est-ce un condamné à mort qui a vu rejeter son recours en grâce, non. — Est-ce un amant sérieusement épris dont la maîtresse est allée cascader avec le premier venu, non, mille fois non, ce n'est ni ceci, ni cela, mais c'est tout cela ensemble. C'est l'homme qui a beau regarder autour de lui et ne peut voir la moindre parcelle d'attachement. C'est le naufragé qui voit disparaître sa planche de salut et sombre lentement.

Ce marbre est magistral. L'artiste a promené son ciseau avec assurance, tout vit dans son œuvre, les muscles se distinguent, le sang court dans les veines; c'est achevé.

M. FRANCESCHI.

Le Réveil. C'est une fort jolie fille ma foi; elle est nue, car le statuaire ne connaît que le nu et la draperie. Marbre et plâtre s'arrangeraient mal de nos toilettes modernes. Quoi qu'il en soit, la belle enfant s'était endormie sur une chaise dans un jardin. Ses deux petites colombes favorites sont venues se poser sur le bord de la chaise. Et le sommeil durant, les deux oiseaux, sans penser à mal et pour passer le temps:

A ma fenêtre mi-clôse,

Deux oiseaux se becquetaient.

De leurs petits becs tout roses...

Vous voyez cela d'ici. La belle se réveille et il se trouve que les oiseaux continuent à leur façon un rêve ébauché. Ce groupe est charmant d'innocence, de rêverie et d'illusion.

M. LANCELOT.

Encore de la gentillesse. Un jeune homme est étendu à plat ventre et lit. Son livre ouvert est posé sur le bord d'un fossé très-étroit et peu profond. Un petit lézard sort tranquillement de son trou et montre sur le livre sa tête curieuse. Le jeune homme sourit et évite tout mouvement pour ne pas effrayer le gentil reptil.

C'est gracieux au possible, fort bien coulé et d'une extrême délicatesse.

M. CAMBOS.

Ah! Ah! que de monde, grand Dieu, devant cette statue. Est-ce un chef-d'œuvre; pas précisément, mais le sujet est attrayant au possible; lisez plutôt: La femme adultère!

La malheureuse, convaincue d'avoir minuitorisé son mari, est agenouillée. Elle va subir le supplice de la lapidation. Elle entoure sa tête de ses deux bras par un mouvement fort gracieux; c'est que, elle veut bien être lapidée, mais pas défigurée.

Vous n'avez pas idée comme les femmes s'arrêtent devant cette statue: « Hélas! tourment, vent,

— Écoute, fit Lilia. Louise prêta l'oreille à son tour. Depuis un moment, en effet, on entendait un bruit de chevaux sur le pavé pointu de la rue où était situé l'auberge du Cornard. — Le bruit se rapproche, dit Louise. — Qu'est-ce que cela, articula Lilia? — Si c'est pour nous, nous le verrons bien tout à l'heure, fit Louise en cherchant à rassurer Lilia qui tremblait de tous ses membres. — Alors on entendit sous les croisées trois coups frappés dans la main à des intervalles inégaux et assez distants. — On dirait un signal. — C'en est un en effet, madame, et je serai d'avis d'ouvrir la fenêtre pour savoir qui, à cette heure, cherche à attirer notre attention. — Que vas-tu faire? — Ne bougez pas, madame. Et avant que Lilia ait eu le temps de l'arrêter, Louise avait ouvert la fenêtre. — Alors on entendit plus distinctement les chevaux qui galopaient, mais qui semblaient être encore à une assez grande distance de l'auberge. Lilia ne bougeait pas et écoutait toujours.

— Est-ce vous, Louise, fit une voix qui venait de l'extérieur? — Madame, c'est Black, dit celle-ci en se retournant vers Lilia. — Que ne monte-t-il alors? — Je vais le lui demander. Louise se rapprocha de la fenêtre et se pencha au dehors du parapet de fer qui formait un balcon légèrement en saillie. — Pourquoi ne montez-vous pas, M. Black, dit Louise au jeune homme qui l'avait interpellé? — Impossible, Mlle Louise. — Pourquoi donc? — Madame la baronne est-elle là? — Vous pouvez parler, elle vous entend. — Très-bien, alors, prévenez-la que le général va arriver dans un instant avec l'empereur. — Mon mari, dit Lilia effrayée. — Il n'y a rien à craindre, madame; on ne compte pas sur eux à cette heure. Et elle revint au balcon. — Courez réveiller le père Jacques, Mlle Louise, dit Black, et dites lui qu'il ait à se tenir prêt à recevoir ses hôtes. — Mais vous?

— Moi je pars pour une mission que vient de me confier le général. — Quand serez-vous de retour? — Demain, au point du jour. — Tout va bien alors? — Tout va bien. Louise referma la fenêtre. — Vous voyez, madame, que vous pouvez vous rassurer, et qu'il n'y a plus rien à craindre. — C'est égal, j'ai peur. — Je vais descendre, dit Louise, pour prévenir le père Jacques. — Descendez, mon enfant, et reviens vite auprès de moi, je t'attends. Louise ouvrit la porte et sortit. Restée seule, Lilia s'abandonna à la joie de revoir son époux auprès d'elle, et en même temps à la crainte du danger que pouvait courir le général. Elle pleurait et elle riait à la fois. Quelquefois les larmes et le rire sont sœurs. Elle se rapprocha de la fenêtre et écouta. On entendait toujours au loin le même bruit, et pour Lilia, le bruit qui se rapprochait était une sûreté plus grande pour le général. Cependant elle distinguait parfaitement le pas

de plusieurs chevaux. Donc, son mari n'était pas seul, et si on venait à l'attaquer, il aurait avec lui des compagnons pour le défendre. Ainsi, elle roulait en elle-même tout ce que ce retour lui causait à la fois de sujets de bonheur et de sujets d'alarmes. Elle se reprochait de trembler et elle ne pouvait s'empêcher de verser des larmes, double signe de sa joie et de sa douleur. Quand Louise rentra, elle était toujours dans la même position, écoutant le pas des chevaux qui en se rapprochant devenaient plus distincts. — Eh! bien, dit-elle, aussitôt que Louise parut sur le seuil de la chambre? — Le père Jacques n'était pas couché, et il va faire immédiatement ce que je lui ai dit. — Écoute, dit Lilia à Louise. Cette fois, on entendait très-bien le galop des chevaux, une oreille exercée aurait pu en distinguer trois; tout à coup le bruit cessa soudain et il sembla aux deux femmes que les chevaux venaient de s'arrêter devant la porte de l'auberge. Les deux femmes se regardèrent. — Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en a fallu pour le raconter.

Trois cavaliers s'étaient en effet arrêtés en face de l'auberge du Cornard, et ils n'avaient pas eu besoin de frapper car l'hôtelier était depuis un instant sur le seuil de sa porte. — Ces trois cavaliers étaient Bonaparte, le général Mouton-Duvernet et Lavalette. Le père Jacques s'approcha respectueusement de l'empereur qu'il reconnut aussitôt. — Sire, dit Mouton-Du sente un de vos dévoués serviteurs. — Les deux autres, qui après votre abdication de Fontainebleau a avalé un petit Napoléon en argent qu'il avait fait faire, afin qu'on ne lui enlevât pas son empereur, n'est-il pas vrai, mon brave? — Général, dit Bonaparte à Mouton-Duvernet, allez embrasser votre femme et redescendez vite, nous aurons à causer dans cette salle basse, je vous attends.

WILLIAM BUCK.

(La suite au prochain numéro.)

reviennent, puis sourient. Sur le socle est incrusté cette parole du Christ :  
— Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre !  
Devant cette légende du nouveau testament, j'ai fait une seule réflexion :  
Si de nos jours on suppliciait toutes les femmes qui... et bien le métier de bourreau ne serait pas une sinécure !

EMILE LAMBRY.

P. S. J'en ai fini avec l'Exposition de 1889, l'une des meilleures que j'ai vues. Elle est close aujourd'hui, et on ne lui a pas prêté l'attention qu'elle méritait. Il faut avouer aussi qu'elle a eu des concurrentes sérieuses : les élections d'abord, l'émeute ensuite. Paris énérvé cherchait les distractions bruyantes et négligeait les curiosités artistiques. Du reste, tant que la Babylone moderne existera, on ne pourra changer l'esprit de ses enfants. Dans la rue, le Parisien est chez lui, tout ce qui s'y passe l'intéresse. Son intérieur, il le négligera pour le dehors, et ce pauvre Parisien ne remarque pas assez que c'est justement quand il est dehors qu'on le met dedans !

F. L.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro, le résultat du 4<sup>me</sup> tournoi.

28<sup>e</sup> SORTIE EN TIRAILLEUR

Depuis quelques jours une expression nouvelle s'est fait entendre dans nos rues et sur nos boulevards, la voici :  
*Oh! Léon, passe-moi mon Chassepot!*  
Ce cri mille fois répété dans l'espace de vingt minutes ne nous paraît ni plus spirituel, ni plus bête que : *As-tu vu Lambert?* Mais à coup sûr il est moins infect que : *Et ta sœur?*  
Nous qui sommes engagé ici pour relater les faits et gestes parisiens, nous sommes obligé de hurler avec les loups, en avant donc :

*Oh! Léon, passe-moi mon Chassepot!*  
Bizarrie de la nature humaine. Il est à Paris une petite femme qui adore la danse outre mesure. Elle n'a pas su ou pu s'abstenir des bals durant la période régitementaire et hier elle est accouchée d'une anguille.  
 Aussitôt qu'il a vu le jour, le poisson s'est tortillé et a sifflé le quadrille de l'Éil crevé.  
*Oh! Léon, passe-moi mon Chassepot!*

Lorsque dernièrement les blouses blanches descendaient sur les boulevards pour crier : vive Phalempin, M. Prudhomme disait à son épouse :  
— Artémise, allons donc faire un tour sur le boulevard, il paraît qu'on va casser des kiosques.  
Mais depuis quelques jours les menuisiers et les vitriers sont occupés à remplacer les kiosques exécutés quoique innocents. Et chaque soir M. Prudhomme dit à son épouse :  
— Artémise allons donc sur les bou-

vards, nous verrons les nouveaux kiosques!

*Oh! Léon, passe-moi mon Chassepot!*

Malgré l'été, dans lequel nous sommes entré, malgré la canicule, à Paris comme en province le froid dure! Hier je flânais dans un concert en plein air. Mes pauvres enfants c'était affreux, les femmes étaient toutes enroutées et toutes chantaient aussi faux que ma voisine et ce n'est pas peu dire.

L'une même perdit la tête au point de faufler dans un couplet le vers suivant :  
Mon petit cousin va-t-en congé.  
Est-ce l'influence du froid ou l'insuffisance de la grammaire?

*Oh! Léon, passe-moi mon Chassepot!*

Quoique la chaleur se fasse bien attendre, la police prend les précautions qui sont de mise chaque année à cette époque; des agents en bourgeois arrêtent obstinément tous les chiens errants! Hier j'entre dans une brasserie :  
— Garçon, donnez-moi un bock de bière Dreher.

Aussitôt un individu se précipite :  
— Qu'on l'arrête!  
— Comment qu'on l'arrête, qui ça ?  
— Je le veux, entendez-vous, il ne faut pas que dre erre!

*Oh! Léon, passe-moi mon Chassepot!*

M. de Villemessant, le journaliste fait homme, a lancé l'autre jour un *Figaro* exceptionnel, pour lequel il avait battu la grosse caisse de la manière la plus insensée. On s'attendait à quelque chose de mirabolant et l'attente a été déçue. Ce qui enchevêtre la situation, c'est que M. de Villemessant a promis de se faire trappiste si son numéro exceptionnel ne réussissait pas, et le numéro n'a pas réussi, donc M. de Villemessant va se faire trappiste. Le diable de l'affaire c'est que, une fois à la Trappe, M. de Villemessant va se remuer selon son habitude, et les moines vont être transformés. Bientôt quand ils se rencontreront dans les couloirs, au lieu de prononcer le traditionnel : Frères, il faut mourir! on les entendra répéter : Frères, il faut écrire!

*Oh! Léon, passe-moi mon Chassepot!*

La chose se passait dernièrement à Tombouctou. Le ministre des Finances faisait sa visite annuelle dans une administration du ressort de son ministère. Prévenus à l'avance, les employés étaient tous frisés, pommadés, splendides! Pourtant un jeune rageur, un de ces hommes qui font de l'opposition quand même, un employé aux modestes appointements de 1,500 fr., conserva héroïquement ses manches de lustrine. En passant dans sa section le ministre le remarqua, il se tourna vers le directeur général :

— Tiens, Monsieur a ses manches de lustrine!

Le directeur général appela l'administrateur et lui dit :

— Monsieur a ses manches de lustrine, son Excellence est furieuse.

L'administrateur courut au chef du personnel :

— Dans telle section, un employé a conservé ses manches de lustrine!

Le chef du personnel vola chez le directeur du département qui se rendit chez le receveur principal, et de bureau en bureau, de couloir en couloir, la phrase malencontreuse, descendant un à un les échelons hiérarchiques, arriva aux oreilles du sous-chef. Il appela le commis-dirigeant : Pingoin a conservé ses manches de lustrine pendant la visite de son Excellence!

— Pingoin a conservé ses manches de lustrine, dit le commis-dirigeant au commis principal.

Celui-ci marcha vers Pingoin :

— Sacrebleu tu as conservé tes manches de lustrine!

Pingoin répondit : Et puis après!

— Il a répondu : Et puis après! dit le commis-principal au commis-dirigeant.

— Il a répondu : Et puis après! dit celui-ci au sous-chef.

Le sous-chef exclama : Qu'on lui flanque deux jours de retenue!

Puis il courut chez le chef de section.

— Huit jours de retenue!

Et la réponse de Pingoin monta l'échelle gradée que l'observation du ministre avait descendue deux ou trois heures avant. Arrivée au chef du personnel, Pingoin avait déjà deux mois de retenue. L'administrateur s'écria :

— Qu'on le mette en disponibilité!

— L'employé aux manches de lustrine a répondu : Et puis après! dit l'administrateur au directeur général.

— Qu'on le révoque!

Puis le directeur monta dans sa voiture et se fit conduire au ministère des Finances. Son Excellence était à table, et comme le diner tirait à sa fin, elle se trouvait bien disposée. Du reste, le ministre avait complètement oublié l'incident des manches de lustrine.

Le directeur général entre : Excellence, l'employé de ce matin dont vous...

— Très-bien, très-bien, il suffit, mon cher directeur général, vous vous intéressez à lui, je le nomme sous-chef!

Et voilà comment Pingoin, qui a vingt-deux ans à peine, est sous-chef aux appointements de six mille francs dans une administration de Tombouctou.

*Oh! Léon, passe-moi mon Chassepot!*

JACQUES HURET.

Nous recevons trop tard, pour l'insérer dans ce numéro, la causerie infernale, que notre collaborateur Pierre Déchaud, publie dans *L'Avant-Garde*, sous ce titre : *Le Diable de Margnote*. A huitaine.

PORTRAITS ET CARACTÈRES

LOIR

Monsieur Loir, à sa leçon, me fait l'effet d'un bon gros mami bien sage et bien obéissant, qui, les yeux au ciel pour y trouver ce qu'il n'y cherche pas, se dandine d'une jambe sur l'autre, tout comme s'il était pressé, bien pressé de... s'aller amuser, *tortille* entre ses doigts son mouchoir qui n'en peut mais, récite son catholicisme qu'il a l'air de n'avoir pas appris quoiqu'il le sache et l'ait étudié en conscience; et tout cela est si simple... si naturel... si bonhomme et sans apprêt, que, petite fille, on se jeterait à son cou pour se faire embrasser de lui; homme on n'aurait pas assez de ses deux mains pour les lui tendre et femme... Dame!...

Ma foi tant pis pour la sienne : — si elle est jalouse elle s'en confessa — femme on l'aimerait...

Mais, dieu merci ! je ne suis que journaliste et les deux sexes me relient.

Monsieur Loir est donc un bon papa, sans pensée ni prétention et dans les bras duquel on se jeterait à priori si ce mode de présentation était admis par les us et coutumes : Il a une bonne figure comme savent en avoir les gens de cœur et de sentiment; des cheveux blancs, que semble recouvrir une perruque aux teintes naturelles; des bras courts dans de grandes manches larges qui viennent enboîter la main et parfois la recouvrir; un col de chemise qui, en dépit de la mode qui le lui défend, se hausse jusqu'aux oreilles qu'il a l'air d'entourer; un front en fer à cheval; entre les deux yeux et se pressant jusque chez ses voisins : l'organe de l'individualité charnelle, faisant saillie comme une bosse sous un vigoureux coup de poing; un nez qui semble rire en vous voyant; des lèvres qui se mordent par habitude ou pour n'en point faire autant; des yeux et un regard...

Il y a de tout et beaucoup dans ce beau et bon regard qui vous prend à l'âme — de la malice et de la naïveté tout à la fois côte-à-côte se montrent... de l'indulgence plein le cœur... de la bonhomie... de la bienveillance... de la sympathie... que sais-je encore!

Je ne connais de Monsieur Loir que ce qu'il nous montre à sa leçon, mais je mets en fait, et sans crainte d'être démenti, qu'il est honnête et brave comme un savoyard doublé d'auvergnat franc comme un vin de prop.étaire et sans mélange — sûr comme un coffre Fichet et toutes ses garanties.

En revanche, et c'est par là que le maître pêche, l'éloquence n'est point son fait; je dirai même que... c'est avec peine qu'il... arrache au néant les... mots dont-il a... besoin pour... s'exprimer et... nous instruire (?)

Au total, Monsieur Loir est un homme d'estime et de sympathie, un orateur à la parole difficile, un professeur aimé et bien à son sujet.

PAUL STENGEL.

CRITIQUE DE MŒURS

LES MÉNAGES EN AMÉRIQUE.

Le trait le plus frappant dans les femmes d'Amérique, c'est leur supériorité sur les hommes du même pays.

L'Américain, dès l'âge le plus tendre, est livré aux affaires; à peine sait-il lire et écrire qu'il devient commerçant; le premier son qui frappe son oreille est celui de l'argent; la première voix qu'il entend c'est celle de l'intérêt; il respire en naissant une atmosphère industrielle, et toutes ses premières impressions lui persuadent que la vie des

affaires est la seule qui convienne à l'homme.

Le sort de la jeune fille n'est point le même; son éducation morale dure jusqu'au jour où elle se marie. Elle acquiert des connaissances en histoire, en littérature; elle apprend; en général, une langue étrangère, — ordinairement le français, — elle sait un peu de musique. Sa vie est intellectuelle.

Ce jeune homme et cette jeune fille, si dissemblables, s'unissent un jour par le mariage. Le premier, suivant le cours de ses habitudes, passe son temps à la banque ou dans son magasin; la seconde, qui tombe dans l'isolement le jour où elle prend un époux, compare la vie réelle qui lui est échue à l'existence qu'elle avait rêvée. Comme rien dans ce monde nouveau qui s'offre à elle ne parle à son cœur, elle se nourrit de chimères et lit des romans. Ayant peu de bonheur, elle est très-religieuse et lit des sermons. Quand elle a des enfants, elle vit près d'eux, les soigne et les caresse. Ainsi se passent ses jours. Le soir, l'Américain rentre chez lui, soucieux, inquiet, accablé de fatigues, il apporte à sa femme le fruit de son travail, et rêve déjà aux spéculations du lendemain. Il demande le diner et ne profère pas une seule parole; L'aspect de sa femme et de ses enfants n'arrache point l'Américain au monde positif, et il est si rare qu'il leur donne une marque de tendresse et d'affection, qu'on donne un *sobriquet* aux ménages dans lesquels le mari, après une absence, embrasse sa femme et ses enfants; on les appelle *the kissing families*. Aux yeux de l'Américain, la femme n'est pas une compagne, c'est une associée qui l'aide à dépenser, pour son bien-être et son confort, l'argent gagné par lui dans le commerce.

La vie sédentaire et retirée des femmes en Amérique, expliquée, avec les rigueurs du climat, la faiblesse de leur complexion; elles ne sortent point du logis, ne prennent aucun exercice, vivent d'une nourriture légère; presque toutes ont un grand nombre d'enfants; il ne faut pas s'étonner si elles vieillissent si vite et meurent si jeunes.

Telle est cette vie de contrastes, agitée, aventureuse, presque fébrile pour l'homme, triste et monotone pour la femme; elle s'écoule ainsi uniforme jusqu'au jour où le mari annonce à sa femme qu'ils ont fait banqueroute; alors il faut partir et l'on va recommencer ailleurs la même existence.

Toute famille américaine contient donc deux mondes distincts : l'un, tout matériel, l'autre, tout moral. Quelque soit l'intimité du lien qui unit les époux; on voit toujours entre eux cette barrière malheureuse qui sépare deux choses si bien faites pour être unies, la matière et l'intelligence.

OCTAVE PELERIN.

Feuilleton de l'Avant-Garde

THÉÂTRE GUIGNOL

LE BAPTÊME

DU

PETIT GUIGNOL

EN DEUX TABLEAUX

Par Louis JOSSERAND

(Suite.)

DEUXIÈME TABLEAU

SCÈNE I<sup>re</sup>.

GUIGNOL, GNAFRON, LE PAYSAN.

LE PAYSAN.

Ah! c'ta fa no z'allons baptisa l'ou petiot.

GUIGNOL (criant).

Non, nous allons déjeuner.

LE PAYSAN.

Ne pas me giner, oh! vo promis être ben tranquille. Ah! je sais me mettre à m'aisi,

GNAFRON.

C'est égal, t'as eu une drôle d'idée d'amener l'animal-là.

GUIGNOL.

Il fallait des témoins, c'est un parent.

GNAFRON.

Un parent.

GUIGNOL.

C'est le frère du beau-frère de la cousine à la tante du grand-père du frère aîné de m' oncle.

GNAFRON.

Alors si c'est le frère du beau-frère de la tante du grand-père du frère aîné de ton oncle... Si je ne m' trompe pas il doit être ton oncle ou ta tante.

GUIGNOL.

Parfaitement, il est ma tante et moi je suis sa cousine.

GNAFRON.

C'est ça et moi je dois t'être sa sœur par alliance.

GUIGNOL.

Attends, je vais le semer (appelant) : Casse-bèche (le paysan n'a pas entendu, Guignol lui donne un coup de pied).

LE PAYSAN.

Entrez.

GNAFRON.

Ah! c'est trop fort.

GUIGNOL.

Au contraire, c'est pas t'assez fort, attends (il lui donne un coup de pied).

LE PAYSAN.

Qui don que ma afoûla.

GUIGNOL (riant).

Va me chercher de tabac.

LE PAYSAN.

J'entendavo ben, je ne saye pas seurd.

GNAFRON.

Eh! ben, ce serait jaulli s'y était seurd.

LE PAYSAN.

J'y von to de suite (à part) je cra qui sont fo... mais qu'est qu'ils volent in fare (il sort).

GUIGNOL.

Y gn'a pas de bureau de tabac par ici, y n'est pas l'encore revienudu.

GNAFRON.

S'y pouvait se perdre

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CAVALIER, LA NOURRICE.

LE CAVALIER (à la nourrice qui pleure).

Allons, suffit! fermons le robinet, nous le retrouverons le petit; on le fera crier.

GUIGNOL.

Vous l'avez assez fait crier comme ça.

LA NOURRICE (pleurant).

J'avons perdu le petiot, quand je sommes partie avec ce bel homme... Je pensions que je tenions le petiot... je tenions ben quéque chose, mais c'était... le pot de baselie.

GNAFRON.

Y n'est pas perdu heureusement, nous l'avons trouvé dans un coin par terre.

GUIGNOL.

C'est égal, je crois que le petit sera bien en nourrice (appelant) : Garçon.

LE GARÇON.

V'là, v'là! boum.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Ces messieurs désirent.

GUIGNOL.

Nous voulons la carte, quéque chose de sogué.

LE GARÇON (avec volubilité, il remet la carte).

V'là, messieurs, c'est inutile de la recommander; nous n'avons ici que des mets choisis et recherchés; nous recevons chaque jour le menu du ballon bisque.

GUIGNOL.

Attends, je vais t'enlever le ballon (il lui donne un coup de pied).

LE GARÇON.

V'là, v'là! boum.

GNAFRON.

Voyons. Hum! (il cherche à lire) mais c'est pas t'écrit n'en français... et puis c'est écrit en gros je ne peux lire que quand c'est écrit en fin... Voyons, cavalier, lisez-nous ça (il lui passe la carte).

LE CAVALIER.

Moi.... dans les chiffres je ne connais que mon numéro matricule, mais ça c'est pas des chiffres, sans ça je vous aurais montré mon matricule.

(La suite au prochain numéro.)

RÉCLAMATIONS

A monsieur le rédacteur du journal l'Avant-Garde.

Monsieur, Aucun membre de l'Union Lyonnaise n'a eu la pensée de vous répondre au sujet de la physiologie musicale de la Société; nous condamnons la lettre qui vous aurait été envoyée sans notre assentiment.

Cependant, permettez-moi de vous dire, Monsieur, que les renseignements que vous avez donnés sur l'Union Lyonnaise ne sont pas très-exacts.

1° Le bon accord n'a jamais cessé de régner parmi ses membres depuis le peu de temps que la Société est fondée;

2° Lorsque votre numéro du 20 juin a paru, nous n'avions encore ni bannière ni porte-bannière;

3° Je n'ai jamais eu l'honneur de faire partie de la fanfare de M. Jandard.

Recevez, Monsieur, mes civilités empressées.

F. RIVET,

Directeur de l'Union Lyonnaise.

Lyon, le 28 juin 1869.

Lyon, le 28 juin 1869.

Monsieur,

Dans l'article « 27<sup>e</sup> Sortie en tirailleur, signé Jacques Huret » de votre journal l'Avant-Garde, vous mettez la petite ville de Pont-à-Mousson au rang de certains villages arriérés, perdus au milieu des bois.

Permettez-moi, Monsieur, de rectifier votre erreur et de vous dire que vous ne connaissez nullement le pays dont, vous parlez (1). Pont-à-Mousson est peut-être une des petites villes de France où l'instruction est la plus répandue: Elle a donné le jour au maréchal Duroc, à l'académicien Puzieux, au savant Barclay, et à plusieurs généraux de notre armée; et chaque année, cette petite ville fournit son large contingent de jeunes gens à l'École polytechnique et autres écoles du gouvernement.

En prétendant que jamais l'Avant-Garde ne sera lu à Pont-à-Mousson, j'imagine que vous n'avez pas la prétention d'avoir le monopole de l'esprit et de la bonne littérature? Aucun de vous ne faisant partie de l'Académie. (2)

Je vous prie de vouloir bien insérer ma lettre dans votre prochain numéro, et d'agréer mes civilités empressées.

A. LEMOINE.

(1) Renvoyé à Huret. Ça lui apprendra.

(2) Nous aimons à croire que notre ami Huret ne laissera pas crever celle-là? N. D. L. R.

BULLETIN DE LA SEMAINE

Depuis quelques jours toute une armée de badigeonneurs, a passé le Rhône, et le pinceau en main s'est mise sans relâche aucune en devoir de réhabiliter les édifices privés de notre ville.

Cette mesure qui n'a d'autre inconvénient que d'éclabousser les passants et de leur donner à croire qu'il pleut quand le soleil brille de tout son éclat, est diversement approuvée.

Mais, comment se fait-il qu'à propos de cette toilette des maisons, on gratte les unes, ce qui est fort bien et qu'on blanchisse les autres, ce qui est fort laid.

C'est le secret du propriétaire et le premier venu se fera un plaisir de vous initier à cela.

Le grattage coûte cher et la chaux est à bon marché.

Tirez en une conclusion très-logique. Les maisons blanchies à la chaux, appartiennent à des gens économes!...

et parmi ceux-là, je citerai... Mais, non, ne citons pas; ils sont maintenant assez reconnaissables. Ils auraient écrit le mot sur leur dos qu'on n'en saurait ni plus ni moins.

Dans la nuit du dimanche au lundi, toute la rédaction du Courrier de Lyon est restée jusqu'à l'aurore sur le toit de M. Jouve, afin de voir passer le Pôle Nord.

Il n'y a que Poney qui l'a vu.

Le malheureux avait sans doute un hanneton dans sa lunette.

Comment diable, cet animal se trouvait-il là?

M'est avis qu'il eut du être ailleurs au-dessus de l'œil... s'entend.

A propos de Ponet, parlons un peu du Courrier de Lyon.

Le saint journal (saint, mais pas sain) ne peut se passer de nous.

Comment se fait-il que le premier, et sans qu'aucune autre feuille lyonnaise ou autre l'eût donné — il ait publié le

jugement de l'Avant-Garde, quand notre ami Frantz lui-même n'en avait pas eu la plus petite notification.

Ah! voilà. Magnétisez M. Jouve, et il vous révélera que, sa rédaction consultée, il a été décidé qu'on publierait ce jugement.

Il fallait aller chercher ce jugement au greffe, remarquez bien ceci, je vous en prie; il fallait en outre un homme de bonne volonté, un commissionnaire enfin.

Et Poney s'est offert.

Je lui vote une médaille... une médaille de crocheteur bien entendu.

Soyons agréable à Péladan, père, fils et Cie, en un mot soyons agréables aux Cléricaux.

Le saint Père a autorisé Monsieur de Bonald à prendre dans ses magasins d'accessoires ce qu'il lui faut de marbre pour refaire le maître-autel de Saint-Jean.

Je savais bien que Pie IX était le vicaire de Jésus-Christ, mais je ne savais pas qu'il fût marchand de pierres.

Entre nous, il nous les fait payer un peu cher.

Cela me rappelle la fameuse chasuble dont-il a été tant question dans le temps. C'était l'œuvre, disait-on, d'un dessinateur religieux et divinement inspiré.

Nous connaissons ce dessinateur, il ne brille pas précisément pour ses opinions catholiques... au contraire.

Nous recevons le dernier numéro de la LIBERTÉ COLONIALE, journal politique et financier et nous n'avons qu'un regret, c'est de ne pouvoir dire tout ce qu'il dit.

En tout cas, nous le pensons et nous envoyons tous nos vœux de sincère confraternité à cette feuille hardie, qui a pris pour devise: le Prognès.

Décidément il y aura une exposition universelle à Lyon, en 1871. On ne parle plus que de cela.

— As-tu vu le plan de l'Exposition?

— Ce sera superbe. Il y aura un chemin de fer américain.

— Les Mouches iront sur le Rhône. Franchement, j'en suis déjà rassasié de l'Exposition de 1871.

En police correctionnelle: Un paysan est amené à la barre.

— Il paraît, lui dit le juge, que vous avez la conscience aussi noire que votre barbe.

— Ah! ben, si c'est ça, riposte le paysan, faut croire que vous l'avez pas blanche aussi, car vous avez le poil plus noir que celui de not' viau.

ALBERT DUNOIS.

GOGUETTES ET CAFÉS-CONCERTS

SUR LE PLATEAU

Chaque année, au temps des cerises, les Amis de la Chanson donnent une petite fête champêtre aux habitués de leurs soirées de chants.

Celle de cette année aura lieu demain à Champagne.

Les lettres d'invitation annoncent qu'après dîner on fera le jeu du pot-cassé; il y aura bal ensuite.

Au repos, il sera tiré une grande tombola pour les dames.

Ma parole, ces trouvères du plateau ont la galanterie de l'abbé Chauvieu!

Que dites-vous de ce post-scriptum?

« La présente lettre servira pour l'entrée d'un cavalier et de ses dames. »

Un moment je me suis cru transporté sur les rives du Bosphore.

Oh! heureux Croix-Roussiens!...

Prenant exemple sur les Amis de la Chanson, les goguettiers du café Gauthier vont aussi avoir leur petite fête dansante.

On dit qu'ils organisent cela d'une façon merveilleuse.

La fête se fera de nuit, de onze heures du soir à cinq heures du matin, dans les jardins des Bernardines qui seront, pour la circonstance, brillamment illuminés.

Et c'est pour samedi prochain!

Guillabert et Léonce, du Casino, se feront entendre dimanche soir au concert que l'Union Lyonnaise donne dans la salle Valentino.

Guillabert qui chante si bien le Vengeur dira, c'est permis de le supposer, les dernières strophes de cet hymne prohibé.

Les Croix-Roussiens seront électrisés, et Courrier de Lyon, furieux, demandera leur tête.

L'ELDORADO

Le charmant artiste qui, sous le nom de Marius, se fait applaudir chaque soir à l'Eldorado, est notre compatriote.

Il y a sept ans, il en avait alors dix-neuf, il désertait son métier de tisseur pour s'essayer les planches d'un café-concert.

Ce fut avec Marcel, directeur des Folies Lyonnaises, qu'il signa son premier engagement.

Depuis il a parcouru la province et Paris, et aujourd'hui il nous revient, ce que vous avez pu voir, diseur agréable et chanteur de talent.

Jeudi, le lendemain des adieux de Mlle Delapierre, le public, par un reste d'habitude se pressait aux abords du Casino.

Tout à coup, une clameur s'éleva du côté de la place Impériale.

Des deux trottoirs bordant la chaussée, une foule enthousiaste acclamait un vélocipédiste.

Bravo! criaient-ils.

Les gamins applaudissaient et les femmes agitaient leur mouchoir!

C'était Chaillier!...

— Chaillier, en vélocipède?

C'est surprenant, mais cela n'a rien d'impossible.

Chaillier monté sur son bicycle, acclamé, tel comme un potentat en tournée, s'avancait gravement au milieu de la rue Impériale et se dirigeait du côté de Bellecour.

La foule le suivait.

Quand il passa devant le Casino les clameurs populaires jetèrent son nom aux échos de la salle, et en un instant tous les spectateurs furent dehors, acclamant à leur tour le joyeux comique transformé en vélocipède.

Chaillier allait toujours son petit train.

Il prit la rue de la Barre, s'enfonça dans la rue Belle-Cordière puis... entra à l'Eldorado.

Ce soir-là, les directeurs de l'Eldorado firent de bien belles recettes.

Mais c'est le voisin, M. Guillet, qui n'était pas content...

JULES CÉLÈS.

PETITE CORRESPONDANCE

EDMOND ST... à Paris. — A Mardi. — N.

JULES GOLON. — Passera bientôt. Continuez ce genre.

Monsieur LECOQ. — Mais comment donc... vous avez peur ou si c'était un piège.

J. H. — Nous n'insérons pas de portraits inconnus.

UNES APPRENTIE. — Montrez-vous, nous sommes obligés d'user de circonspection. Du reste tout dévoué.

VERNIER. — Ce n'est pas au moment du danger qu'il faut vous cacher, O. B. I. — Passera. Continuez. Je vous connais.

Le Gérant: J.-N. CLERC.

Lyon, Imprimerie JEYVAÏN & BOUNGON, rue Mercière, 92.

JUIN-REVUE



Naissance et Décès du Vengeur.

Enregistrés sur l'air du tra la la.

Le cinq juin de l'an mil huit cent soixante-neuf, Apparut le Vengeur, journal pimpant et neuf. Mais s'étant fait colosse au sortir de son œuf, D'un coup de poing légal procumbit humilié!

Sur l'air du tra, la la la.

Les Processions.

Chut!... Fermons les yeux.

Le Ballottage électoral.

Enigme sur l'air des Cent Louis d'or.

X... qu'on croyait seulement digne D'être porteur de mon premier, Tira mon second, dont le signe Est qu'à la Chambre on peut siéger. Vaincu dans la lutte suprême, Z... de peur d'indigestions, Se rabattit sur mon troisième. Dont il but force infusions. Mon tout désigne, c'est notoire, Les deux qui se disputaient l'os. Demandez la fin de l'histoire A Perras ou bien Esquiros. (1).

(1) Bât. Lot-Thé — Balloté.

La Fête bellico-concertante de Sathonay.

Exécutée sur un air connu.

Allons, enfants, que l'appât trie, Le jour de voir est arrivé. Pour vous donner une féerie, Le six, Sathonay s'est levé. Entendez-vous dans ces campagnes Mugir les bugles des soldats! Partez, en prenant sous vos bras Vos fils, vos filles, vos compagnes. (Simulacre de combat).

Refrain des deux troupes ennemies.

Aux armes! Les Bédouins forment leurs bataillons. Les Français

Marchons, marchons! rouges pantalons burnous blancs et longs!

Regrets d'un véloceman.

Soupirs sur un motif du Pré aux clercs.

Rendez-moi mon vélocé, Ou laissez-moi dormir!

J'en suis réduit au souvenir De Mai qui nous fit tant courir.

PÔT-POURRI LYONNAIS

Hélas! en Juin ni bosse Ni prix à recueillir. Rendez-moi mon vélocé, Ou laissez-moi dormir!

Les exercices à feu.

Ordonnés sur l'air du Chant des Girondins.

— Par la voix d'un canon sans charmes, Aie! on nous appelle au Grand-Camp. Allons! dit le soldat, aux armes! C'est aujourd'hui qu'on tire à blanc.

REFRAIN.

Manœuvre et théorie! (bis). C'est le sort du trouper; il est digne d'envie! (bis).

Une double Condamnation de presse.

Rendue sur deux fragments d'airs.

MIGNON.

Connais-tu le mois, Frantz, où fleurit l'amendier?

Le mois où Saint-Joseph est trop hospitalier?

V'là c' que c'est, C'est bien fait! Fallait pas qu'y aille C'est bien fait!

Les Courses des 13 et 14.

Chœur des bêtes sur l'air du Chant du départ.

La victoire en champ clos nous ouvre la barrière, Notre jockey guide nos pas.

Et du nord au midi l'heure réglementaire A sonné l'instinct des combats.

Tremblez! ennemis de la France, Chevaux anglais, ivres d'orgueil.

Boulogne souverains'avance! Baron, descendez au cerneu!

REFRAIN.

L'arrêt public, (heu!) nous appelle Sachons vaincre, sachons courir.

Un pur-sang doit vivre sous selle Sous selle un pur-sang doit mourir.

Changement de saison.

Opéré sur l'air de Fualdès.

Écoutez, peuple de France, Et du Rhône en même temps!

Le vingt-un clôt le printemps, Et, ce jour, l'été commence... Un astronome savant Nous l'annonce en grelottant.

Les Saints du mois.

Litanie sur l'air: Elle me pleurera.

Voici mon testament: Je lègue saint Phamphile

— Parlequel s'ouvre juin — aux gens à découvert; Saint Pothin aux savants de notre bonne ville,

Et saint Jean à tous ceux qu'on devrait mettre au vert Saint Claude et ses sifflets au gros de nos artistes,

Saint Modeste à d'Herblay, saint Optat aux claqueurs Et sainte Pélagie à nos vifs journalistes,

Saint Félix aux chevaux dans les courses vainqueurs; Saint Doux à l'ami Frantz, saint Irénée aux juges,

Saint Protas aux huissiers, St. Pierre au pape. Enfin Saint Leufroid à ce mois de frissons, de grabuges,

Et saint Prosper à qui l'a passé sauf et sain.

Tutti final.

Amen!

LOUIS DEBELFORT.

Cette revue sera continuée à toutes les fins de mois.

Fouilleton de l'Avant-Garde.

CAUSERIE THÉÂTRALE

C'est une bouffonnerie sans queue ni tête et nullement amusante que ce Canard à trois becs. Il paraît, c'est Jules Moineau qui l'affirme, que sous Philippe II, la destinée des Pays-Bas était liée à celle d'un canard possesseur, par un caprice de la nature, des trois becs que vous savez. Au lever du rideau, le canard vient de s'envoler et nul ne sait ce qu'il est devenu, pendant toute la pièce, il n'en est plus question et à la fin du troisième acte on le retrouve sur le dos du capitaine Van Ostebal, dont le nom caractéristique me dispense de tout commentaire à l'égard de l'individu qui le porte. La pièce commence par le mot: mystère, et part de là pour se perdre dans une suite d'imbroglios aussi insensés qu'incompréhensibles. Aussi, je renonce à vous raconter l'intrigue de la pièce Il y a une demoiselle douze fois couronnée rosière et qui, lasse de soixante ans de vertu, se sent toute disposée à jeter ses couronnes par dessus les moulins, et cela

en faveur d'un jeune espagnol du nom de Spaniello. Il y a aussi, un capitaine de vaisseau, Van Ostebal, déjà nommé, toujours sur le point de partir, et retenu au rivage par une ceinture de flanelle, qu'a dessiné il oublie; tout cela peut paraître drôle au premier abord. Mais ces Espagnols, en quête d'amoureuses aventures qui chantent des tyroliennes en guise de sérénades, mais ce jeune Van Tremptompif qui guette sa belle, caché dans un calorifère, au lieu de l'armoire traditionnelle n'ont pas réussi à déridier le public, et ce dernier a failli se fâcher tout rouge à la fin du spectacle. Il ne fallait pas moins que la présence de Berthelier, pour qu'il abandonnât aussitôt toute manifestation hostile. Aussi bien, ne voulait-il qu'une chose: faire taire les amis de la direction. En vérité je ne comprends pas, comment il a pu venir à l'idée d'un directeur de monter une pièce aussi faible, ne présentant dans tous ses trois actes pas la moindre situation véritablement comique et qui, froide, à eu le tort de venir après la Vie Parisienne, pleine d'entrain et de vie. La musique de M. Emile Jonas n'était pas faite pour réchauffer ce canevas manqué d'opéra bouffe: franchement, je m'attendais à mieux. Ce qui manque surtout dans cette partition, c'est l'originalité. Le premier acte ne renferme aucun passage saillant, sauf une petite ronde, chantée par Spaniello et sa belle, et un cœur final trop court

pour faire oublier la faiblesse de ce qui précède. La tyrolienne du second acte ressemble à toutes les tyroliennes; décidément, on n'a jamais fait qu'une tyrolienne, et celle de M. Jonas n'a pour elle que d'être chantée par des Espagnols. Il y a cependant dans ce second acte un fort joli accompagnement allegro de violon, qui domine heureusement le chant de Spaniello: « Je suis un enfant de l'Espagne. » On nous avait parlé de la ronde chantée par la patrouille comme d'une page très-gaie: nous sommes forcés de reconnaître que si cette ronde a véritablement la valeur musicale qu'on lui attribue, elle n'a produit aucun effet, sinon de rappeler celle de Fleur de thé. Quant au troisième acte, qui brille peut-être par un peu plus de mouvement ou d'entrainement musical, il a aussi contribué pour sa part aux quelques sifflets qui se sont fait entendre à la chute du rideau. Décidément, il n'y a qu'Offenbach ou Hervé pour ces sortes de pièces, et encore commence-t-on par se fatiguer de ce genre de bouffonneries, qui, en somme, se ressemblent toutes. Et à propos d'Hervé, cela me rappelle que lors-qu'on joua le Canard à trois becs aux Folies-Dramatiques, le Petit Faust d'Hervé était prêt à passer, et Moreau-Sainti se vit obligé, sur les instances d'Hervé, d'arrêter la pièce de Moineau en plein succès. Du moins ce sont les journaux qui répandirent ce bruit-là. M. d'Herblay, lui, n'aura pas cette chance, et comme je ne suppose pas qu'il compte maintenant sur un succès,

je lui conseille fort de vite monter autre chose! Les artistes semblaient se démenner dans un milieu glacial, sans pouvoir parvenir à se réchauffer, et à s'électriser les uns les autres. Je ne sais ce qui a pu tenter M. Berthelier dans cette pièce, le rôle de Spaniello qu'il avait choisi n'en est pas un, et dès lors il n'en pouvait rien tirer. Il a chanté avec beaucoup de goût les quelques morceaux qui font partie de son rôle, parce qu'avant d'être comédien, il est chanteur; notamment, il a dit la tyrolienne avec beaucoup de verve. Mais, en dehors de cela, il n'a pas retrouvé dans cette pièce incolorable son succès de la Vie Parisienne, qu'il reprendra avant peu, nous l'espérons. Il n'y avait qu'un rôle à peu près passable, et encore n'était-ce qu'une copie mauvaise d'un personnage qui avait fait parler de lui dans une autre pièce. Je veux parler du capitaine Van Ostebal, très-bien joué par Lecomte, qui a retrouvé ses effets du général Boum. Et les deux rôles avaient assez de ressemblance entr'eux pour que l'artiste, s'en étant lui-même aperçu, s'efforçât de s'éloigner de sa création antérieure, pour n'en pas faire un pastiche. Malgré cela, M. Lecomte a été fort amusant, et c'est le seul, je crois, qui ait réussi quelquefois à faire rire, bien qu'il fût enroué en diable et aussi en marin qu'il représentait. Luco avait un rôle sacrifié. Homerville répondait parfaitement au nom de son personnage et Martin a fait ce qu'il a pu en garde... civique doublé d'un tavernier.

C'était Mme Michon qui jouait la rosière de cinquante-cinq ans; elle y a été grotesque, voilà tout. Mlle Jeanne n'avait pas un rôle qui put la faire valoir, et elle ne l'a pas fait valoir. Mlles Maës et Morel ont été insignifiantes dans des rôles insignifiants. Notons cependant, en dernier lieu, que M. Chevalier a chanté le rôle d'un jeune hidalgo en vrai ténor de grand opéra. Cette fois, je crois qu'il a trouvé sa voie!!! On a repris la Closerie des Genets, de Frédéric Soulié, et avec une distribution toute nouvelle. Ce drame, qu'on n'avait pas joué depuis bientôt trois ans, est un des plus saisissants du théâtre contemporain, et le public l'a revu avec plaisir. Je ne saurais trop réclamer du nouveau, mais personne ne blâmera M. d'Herblay quand il remonte ces pièces-là. La nouvelle distribution n'est nullement inférieure à l'ancienne. M. Laty est un parfait Montéclair, bien supérieur à ceux qui l'ont précédé dans ce rôle. M. Monthazon joue le Vieux Crouan avec beaucoup de dignité, et la partie comique de la pièce est très-bien remplie par Lebrun et Lecomte. Mlle Smith a été ce que nous la connaissons dans la fille de Kérouan; c'est un des rôles où sa nature d'artiste se développe avec le plus d'ampleur. Dans le rôle de Lucile, Mlle Riquier s'est montrée charmante. A quand le deuxième début de Mlle Mayeri, jeune coquette? EDOUARD NOËL.